

# ON ACHÈVE BIEN LES GROS

Un Français sur six est obèse. Si cette maladie continue à être considérée comme le signe d'un manque de volonté coupable, **elle est en réalité le symptôme des maux de la société, paupérisée, obsédée par le corps, et soumise aux intérêts économiques de l'industrie agroalimentaire.**

Enquête sur une épidémie mondiale dont on ne parle jamais, ou si mal. **PAR ÉLODIE EMERY**



**"LA CULTURE LA PLUS OBSÉDÉE PAR LA NOURRITURE**  
dans l'histoire occidentale, c'est la nôtre",  
analyse le philosophe René Girard.  
Ci-dessus, "Nothing To Lose", à Melbourne, met en  
vedette des danseurs bien loin des canons habituels.

1004 burrows / cabiers / s'pa

**I**ls accèdent très difficilement à l'emploi et sont souvent mal reçus par le corps médical. Ils sont privés de vêtements à leur mesure et ne savent jamais où s'asseoir... Et pourtant, on ne les entend jamais. Pis encore, ils semblent faire l'unanimité contre eux, presque habitués à être pointé du doigt d'un air moqueur, dégoûté, ou les deux. Ce sont les gros. Les très gros. Ceux dont l'indice de masse corporelle (IMC) est supérieur à 30 (1). Onze millions de personnes en France, zéro porte-voix.

Gabrielle Deydier tient une hypothèse pour expliquer le silence de ses camarades d'infortune : portant la honte comme une seconde peau, les obèses ont appris à se taire : « *Ils rasent les murs, quand ils sortent encore de chez eux.* » L'auteur d'*On ne naît pas grosse* (éd. Goutte d'or), sorti en juin dernier, en sait quelque chose. Originaire d'une cité dans la banlieue d'Uzès, Gabrielle Deydier pèse 150 kg pour 1,53 m. Elle a passé les trente-sept premières années de sa vie à se cacher. Dans un square, pour éviter l'école et sont lot d'humiliations, ou enfermée dans sa chambre avec des livres, inscrite au bac par correspondance pour éviter de subir les regards extérieurs. « *Résumer le problème aux kilos ou à l'IMC est le meilleur moyen de n'y rien comprendre* », écrit-elle en introduction de son livre. Et effectivement : on ne comprend rien à l'obésité. Car personne n'a très envie de se pencher sur un sujet qui manque si furieusement de glamour, pas même les journalistes. Le nombre d'articles consacrés à l'anorexie (qui concerne une personne sur 1 000) témoigne d'un intérêt dont les obèses (une personne sur six) sont privés. « *Mais, vous savez, c'est la même chose chez les psys, confie une thérapeute spécialisée dans les troubles du comportement alimentaire. J'ai plus de confrères qui s'intéressent à l'anorexie qu'à l'obésité.* » Résultat, chez le commun des mortels, l'incurie est à peu près totale. Sont-ils malades ? Génétiquement défaillants ? Ou sont-ils plus simplement dépourvus de toute volonté, une bande de toquards

**TECHNIQUE RADICALE**, la chirurgie bariatrique, qui consiste à partiellement amputer l'estomac, apparaît comme une solution providentielle. Le nombre d'opérations a quadruplé en quinze ans, dépassant désormais les 50 000 chaque année. Mais, au-delà du taux de mortalité sur la table d'opération, le risque de suicide chez les personnes opérées est quatre fois plus élevé que dans le reste de la population.

qui se gavent de Nutella en regardant la télévision ? La bande de toquards en question atteignant gentiment 17 % de la population française, l'explication serait un peu courte. Mais peu importe, les clichés sont installés. Lorsque, à l'âge de 16 ans, Gabrielle Deydier a émis l'idée d'aller consulter un nutritionniste endocrinologue, son père a bien résumé l'avis général : « *Y a pas 50 manières de faire : t'arrêtes de bouffer.* »

## Nier la dimension sociétale du problème

Malgré la finesse de cette proposition, les études attestent que les régimes alimentaires se soldent par un échec dans 95 % des cas, avec, en prime, une reprise de kilos supplémentaire au poids initial. C'est pourquoi, depuis une dizaine d'années, de nouveaux apôtres de la lutte contre l'obésité sont apparus sur le marché : les chirurgiens « bariatriques ». « *Les choses se sont faites un peu à l'envers, reconnaît le Dr Guillaume Becouarn, qui pratique lui-même des opérations sur des patients obèses à la clinique de l'Anjou. Ce sont les chirurgiens qui se sont emparés du problème, et non les endocrinologues et les médecins...* » Que l'on se rassure, le but est toujours le même (« t'arrêtes de bouffer »), mais les moyens employés sont bien plus radicaux. Les techniques, qui se succèdent au gré des modes et des progrès techniques, s'appellent « anneau gastrique », « sleeve gastrectomique », « by-pass » ou encore « dérivation biliopancréatique ». Dans tous les cas, « *le principe consiste à attaquer un organe sain, l'estomac, pour l'amputer à plus ou moins grande échelle* », résume Gabrielle Deydier. Du jour au lendemain, les opérés n'ont plus d'appétit. Incapables de manger davantage qu'une compote sans se sentir rassasiés, voire franchement malades, ils fondent. Les résultats, spectaculaires dans les premiers mois qui suivent l'opération, donnent lieu à de très télévisuelles « avant-après » qui ravissent les producteurs d'émissions sensationnalistes. Quelques stars s'y sont mises, assurant au passage un coup de pub bienvenu : Laurent Ournac, l'acteur principal de la série « Camping paradis », a déclaré « *revivre* » grâce à une ablation de 80 % de son estomac. L'ex-vedette de télé-réalité Loana aurait même fait filmer l'intervention qu'elle a subie il y a quelques mois dans l'espoir de retrouver la silhouette qu'on lui connaissait à l'époque de « Loft Story ». Séduits par cette solution qui leur apparaît comme providentielle, les patients (dont 80 % sont des femmes) se précipitent : le nombre d'opérations a quadruplé en quinze ans, dépassant désormais les 50 000 chaque année (2). La chirurgie bariatrique serait-elle donc la solution à ce que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) considère comme une épidémie mondiale ? Pas vraiment.

« *Pourquoi tant de personnes ont-elles subi successivement la pose d'un anneau, puis une sleeve, suivie d'un by-pass ?* » pointe Gabrielle Deydier, qui, pour sa part, refuse obstinément toute opération. Au cours de son enquête, l'auteur a rencontré des témoins pour qui le conte de fées chirurgical a tourné court. Comme cet homme qui



bénédictine desrus / sipa



**« NOUS VIVONS DANS UN MONDE où manger trop et ne pas manger assez sont deux moyens opposés, mais inséparables, de faire face à l'impératif de minceur qui domine l'imaginaire collectif », analyse le philosophe René Girard. Ci-dessus, l'Américaine Donna Simpson, qui pesait 272 kg, en 2010, est entrée dans le Guinness Book avec le titre de « mère la plus grosse du monde ».**

*ça fait partie du protocole, ça s'appelle un certificat de complaisance, pas une prise en charge. » Autrement dit, c'est la jungle. Tandis que leur estomac passe de la taille d'une bouteille d'eau à celle d'un petit suisse, nombre de patients ne sont ni encadrés, ni suivis. « La chirurgie bariatrique a fait preuve de son efficacité, elle a sauvé des gens, nuance le Dr Becouarn. Le problème, c'est qu'il n'y a aucune réglementation correcte, et même si les choses s'améliorent, il existe encore des pratiques complètement déviantes. » Sans compter qu'en imaginant régler le problème grâce à l'intervention d'un bistouri, on occulte totalement la dimension éminemment sociétale du fléau.*

### Injonctions contradictoires

*« Tout le monde peut devenir obèse, avertit la psychologue Brigitte Quintilla. L'être humain ne mange pas seulement pour se nourrir, mais parfois aussi pour faire face à des angoisses, pour s'adapter à des situations difficiles. Un accident de la vie, un traumatisme, une maladie, et vous pouvez basculer. Pour certains, la nourriture est une béquille. » Pour d'autres, la béquille prendra plutôt la forme de l'alcoolisme ou de la toxicomanie. « Je fais très attention à tout ce qui a un potentiel addictif, admet volontiers Gabrielle Deydier. J'évite les casinos, les drogues ; parce que je crains de reproduire mon comportement avec l'alimentation. J'ai compris que mon obésité était un symptôme de mon malheur. » Et de celui de beaucoup de ses compatriotes : les statistiques le montrent, plus la région est économiquement sinistrée, plus ses habitants sont gros. Citant l'étude Obépi de 2012 (4), Deydier rappelle que « chez les smicards, une personne sur quatre est obèse ». Dans notre pays, paupérisation et épidémie de gras avancent main dans la main. Rongée par la peur de manquer, la mère de Gabrielle Deydier tenait absolument à lui servir des repas « qui tiennent au corps ». « Batavia, limande, cabécou... Tu crois qu'ils ont ça, aux Restos du cœur ? » >*

a repris la totalité de ses kilos après deux interventions, et qui s'apprête à en tenter une troisième. Ou comme Sophie, 32 ans, devenue excessivement mince, puis dénutrie, au point de devoir être alimentée par une sonde dans le nez. Au-delà du taux de mortalité sur la table d'opération, soit un patient sur 200, le risque de suicide chez les personnes opérées est quatre fois plus élevé que dans le reste de la population (2). « Il y a un vrai problème », souffle-t-on à la Haute Autorité de santé (HAS) lorsqu'on évoque le sujet. Indépendante, la HAS est chargée d'émettre des recommandations et de délivrer des certifications aux établissements de santé. Dès 2009, l'organisme a édicté une liste de recommandations strictes devant présider à toute intervention. L'opération de Loana, par exemple, s'est déroulée en Tunisie, la jeune femme cochant à peu près toutes les cases interdisant de passer sur le billard en France : troubles du comportement alimentaire, addictions, dépression. Mais beaucoup d'autres passent entre les mailles du filet. Selon une enquête menée en 2015 (3), seuls six patients opérés sur 10 ont bénéficié d'une évaluation psychologique, et seules quatre opérations sur 10 ont été décidées dans le cadre d'une concertation entre plusieurs professionnels. Brigitte Quintilla, psychologue suivant des patients obèses au CHU de Toulouse, confirme : « Quand un patient voit un psy dix minutes parce que

**PAUPÉRISATION ET ÉPIDÉMIE DE GRAS AVANCENT MAIN DANS LA MAIN. CHEZ LES SMICARDS, UNE PERSONNE SUR QUATRE EST OBÈSE, AFFIRME L'ÉTUDE OBÉPI DE 2012.**

► l'interrogeait-elle quand sa fille débarquait avec la prescription d'un nutritionniste. « Mais il n'y a pas que ça, ajoute la jeune femme. Quand on a les moyens, c'est bien plus facile de réagir vite en envoyant son gamin en surpoids prendre des cours de tennis, ou même en cure d'amaigrissement. »

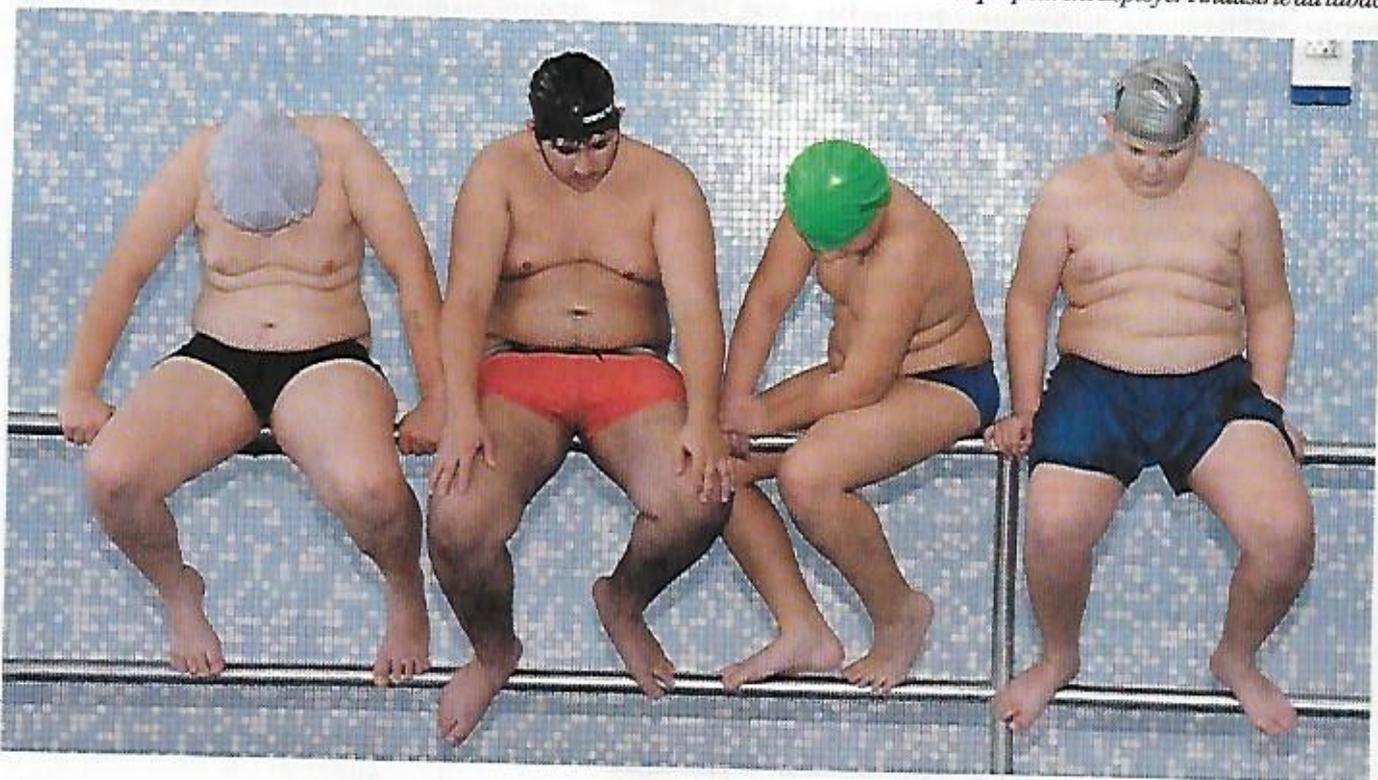
**M**ultifactorielle, l'obésité trouve encore bien d'autres terrains fertiles pour se développer. A commencer par l'évolution des modes de vie. « Nous sommes génétiquement prédisposés à l'obésité, affirme carrément le Dr Guillaume Becouarn. Pendant trois cent mille ans, l'organisme humain a vécu la diète. Dès que le corps avait accès à de l'énergie, il la stockait. Depuis cinquante ans, nous vivons dans l'opulence et notre corps fait des stocks en prévision de situations de crise qui ne se présentent plus ! » Pauvreté, sédentarité... Auxquelles il faut ajouter, pour compléter le tableau, notre double obsession toute contemporaine pour le corps mince et la nourriture. Bien des années avant le triomphe de M6 avec « Top chef » ou « Le meilleur pâtissier », le philosophe René Girard s'étonnait déjà du nombre d'émissions de télévision et de livres consacrés à la cuisine, concluant que « la culture la plus obsédée par la nourriture dans l'histoire occidentale, c'est la nôtre » (5). En parallèle, et paradoxalement, le phénomène des corps décharnés présentés comme autant de modèles esthétiques ne faiblit pas. Le législateur a beau se rouler par terre devant les industries de la mode et de la beauté, essayant d'imposer des mannequins en bonne santé (6) sur les podiums et dans les magazines, nos esprits sont encore, et pour

## SELON L'ORGANISATION FOODWATCH, 74 % DES PRODUITS VENDUS DANS LES SUPERMARCHÉS CONTIENNENT DU SUCRE AJOUTÉ.

**MALGRÉ LES MESURES GOUVERNEMENTALES,** les multinationales continuent à faire comme bon leur semble. "Une entreprise comme Coca-Cola met en place des opérations de désinformation mondiale pour échapper à ses responsabilités : jusqu'à subventionner des scientifiques pour minimiser les conséquences des boissons sucrées ou édulcorées sur la santé !" affirme Ingrid Kragl, de Foodwatch France.

longtemps, imprégnés de ces images. « Nous vivons dans un monde où manger trop et ne pas manger assez sont deux moyens opposés, mais inséparables, de faire face à l'impératif de minceur qui domine l'imaginaire collectif, analyse René Girard. La plupart d'entre nous oscillent, la vie durant, entre des formes atténuées de ces deux pathologies. » De fait, les psychologues reçoivent aussi des obèses qui n'étaient, au départ, que des jeunes femmes en léger surpoids, en proie à une lutte acharnée contre les kilos... « Notre culture tout entière ressemble de plus en plus à une conspiration permanente pour nous empêcher d'atteindre les buts mêmes qu'avec perversité elles nous incitent à poursuivre », écrit encore René Girard. En même temps qu'elle jette l'opprobre sur quiconque ne se conforme pas au diktat de la minceur, la société capitaliste pousse évidemment le consommateur... à consommer. Toujours plus, c'est le principe. Grâce à ce petit jeu des injonctions contradictoires, la toute-puissante industrie agroalimentaire se gave.

« La force du lobbying sur ce dossier était hallucinante, du niveau de ce que peuvent déployer l'industrie du tabac





SIP/ALBES

De quoi sévèrement attaquer le moral, y compris celui de la directrice de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Dans un discours prononcé devant l'Académie de médecine aux Etats-Unis, Margaret Chan a fustigé « un manque de volonté politique de s'attaquer à des acteurs économiques puissants tels que les industries des denrées alimentaires et des sodas ». Pour mémoire, le surpoids augmente le risque de diabète, qui tue 10 000 personnes chaque année en France. Et un obèse a deux fois plus de chance d'être victime d'un AVC.

ou l'industrie pharmaceutique ! Ils étaient des centaines à arpenter les couloirs du Parlement pour discréditer tous nos arguments », se souvient un ex-attaché au Parlement européen à Bruxelles. En 2010, il avait participé à la commission Environnement et santé publique chargée de faire évoluer l'étiquetage sur les aliments. L'objectif était d'imposer une information un peu plus claire que l'actuel tableau nutritionnel, celui qui figure en tout petit au dos des produits, que personne ne sait déchiffrer. Mais voilà : l'ensemble de la chaîne agroalimentaire s'est mobilisée comme un seul homme, dépensant, d'après les chiffres très officiellement déclarés, la bagatelle de 1 milliard d'euros en lobbying tous azimuts. Et c'est ainsi que l'Europe, où se prennent 80 % des décisions concernant notre alimentation, a été impuissante à imposer une information claire. En France, comme ailleurs, l'étiquetage choisi par l'ex-ministre de la Santé Marisol Touraine est optionnel ; les industriels peuvent choisir de faire figurer un indice de qualité nutritionnelle allant de la lettre A (pour un produit de bonne qualité) à E (le plus court chemin vers l'obésité)... Ou pas. Du coup, les multinationales peuvent joyeusement continuer à faire comme bon leur semble. « Une entreprise comme Coca-Cola met en place des opérations de désinformation mondiale pour échapper à ses responsabilités : jusqu'à subventionner des scientifiques pour minimiser les conséquences des boissons sucrées ou édulcorées sur la santé ! » tempête Ingrid Kragl, directrice de l'information de Foodwatch France. Cette association, créée en Allemagne en 2002 à la suite du scandale de la vache folle, plaide pour le droit à une information transparente pour que le consommateur puisse « librement décider de ce qu'il mange ». Ingrid Kragl pointe divers produits de consommation courante posés sur son bureau, dont les emballages ont manifestement été pensés pour que les enfants les mettent directement dans le chariot. Petite paille sympa sur le jus de fruits, dinosaure rigolo sur les yaourts, les « marketeux » savent y faire. « Dans ce Danonino "aux fruits", il n'y a pas un seul fruit. Ce produit fait aux parents et aux enfants une promesse qu'il ne tient pas. Les informations qui nuisent au business sont soigneusement cachées au consommateur. » Parmi toutes les données mises en ligne sur le site de Foodwatch, on apprend notamment que 74 % des produits vendus dans les supermarchés contiennent du sucre ajouté. Les plus vigilants d'entre nous auraient pu s'en douter pour le pain à burger ou la sauce barbecue, mais la vinaigrette et la brique de soupe ?

**"PENDANT TROIS CENT MILLE ANS,** l'organisme humain a connu la diète. Dès que le corps avait accès à de l'énergie, il la stockait. Depuis cinquante ans, nous vivons dans l'opulence et notre corps fait des stocks en prévision de situations de crise qui ne se présentent plus !" explique le Dr Guillaume Becouarn. Ci-dessus, à g., le Thickburger de la chaîne américaine Carl's Jr équivaut en calories à cinq hamburgers de chez McDonald's.

## "Avoir le droit de vivre"

Difficile, dans ces conditions, de continuer à attribuer la responsabilité de leur tour de taille au seul « laisser-aller » des obèses. Encore timidement, mais sûrement, un début de révolte gronde. Marianne en a rencontré une, de « grosse », qui a décidé qu'elle n'avait plus envie de se faire engueuler. Ni par des gynécologues estimant qu'« on ne voit rien avec tout ce gras », ni par des profs de sport indécis. Encore moins par ceux qui prétendent lâcher leurs commentaires perfides au nom de la santé ou « pour son bien ». Daria Marx a 35 ans, les cheveux roses, un piercing dans le nez et des tatouages, un rire communicatif et des yeux bleus qui se plantent droit dans ceux de son interlocuteur. Avec sa camarade Queen Mafalda (on soupçonne des pseudos chez l'une comme chez l'autre...), elle a créé l'association Gras politique. Sur leur site, on trouve des témoignages de personnes obèses, une liste de médecins qui se sont permis des remarques déplacées, ou encore les horaires du prochain cours de « yogras » où tous les corps sont les bienvenus. « Il ne s'agit pas de faire la promotion de l'obésité, explique cette militante féministe. Même si je n'ai pas de problème de santé, je sais qu'à 70 ans je n'aurai plus de genoux. Mais aujourd'hui je n'ai pas d'autre solution que d'être grosse : je n'entre pas dans les critères pour être candidate à l'opération, et tout régime déclenche chez moi des troubles du comportement alimentaire. C'est comme ça. Je milite juste pour avoir le droit de vivre. » ■ É.É.

- (1) L'IMC est la référence reconnue par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) pour évaluer la corpulence d'une personne. On l'obtient en divisant le poids (en kilos) par la taille (en mètres) élevé au carré. Au-delà de 25, l'individu est considéré en surpoids, au-delà de 30 commence l'obésité.
- (2) « Le développement de la chirurgie bariatrique en France. Enjeux et défis », par Jean Gugenheim, Diabète et obésité, n° 105, février 2017. Cité par Gabrielle Deydier dans On ne naît pas grosse.
- (3) Enquête menée par la Haute Autorité de santé. La synthèse est consultable sur le site de l'organisme.
- (4) Enquête épidémiologique nationale sur le surpoids et l'obésité menée tous les trois ans par les laboratoires Roche.
- (5) Anorexie et désir mimétique, de René Girard, Carnets de l'Herne, 2008.
- (6) De nouveaux textes de loi entrent en vigueur le 1<sup>er</sup> octobre 2017. Ils imposent aux mannequins de présenter un certificat médical attestant que « leur état de santé est compatible avec l'exercice de leur métier », et rendent obligatoire la mention « photo retouchée » quand une image a subi un traitement destiné à affiner la silhouette du modèle.